

Marc Strauss

Échecs et succès *

Bien entendu, c'est un échec complet, cette passe.

J. Lacan, Deauville, 1978

« Bien entendu, c'est un échec complet, cette passe » : cette phrase de Lacan, prononcée lors de sa courte allocution de clôture des Journées de l'École freudienne de Paris d'avril 1978 consacrées à la passe, après dix ans d'expérience donc, est très souvent citée. Elle est citée en règle générale pour dénigrer la passe, que ce soit comme procédure dans son ensemble, ou pour minimiser ses résultats, ou les attentes que l'on pourrait nourrir à son égard.

Mais que veut dire cette phrase ?

Remarquons d'abord que l'invention de la passe est par beaucoup de côtés un succès indéniable :

– c'est un succès par la mise en circulation de ce vocable dans le champ analytique alors qu'il n'y existait pas auparavant ;

– certes, il a été d'emblée à l'origine d'une scission dans l'EFP, avec la création du Quatrième groupe. Mais cela même en démontre le succès : dès que le mot a été lancé, il a été impossible de ne pas se situer par rapport à lui ;

– on y croit ou on n'y croit pas, et si on n'y croit pas, on est obligé de s'expliquer, sinon de se justifier ;

– on peut aussi y croire et tenter d'appliquer la, ou une, procédure qui y réponde ;

– on peut enfin y croire, comme moment de l'analyse, et contester qu'une procédure, quelle qu'elle soit, soit à même

* Intervention à l'après-midi des Cartels, avril 2004.

d'y répondre. Donc, croire à la passe et refuser toute procédure. Cela s'est vu.

Cette variété montre que de la passe beaucoup peut se dire – peut-être pas tout – comme pour les femmes, mais enfin beaucoup. Cela tient en grande partie au fait qu'elle correspond à une problématique précise et pratique, inhérente au champ analytique : le passage à la pratique pour un analysant. Le problème est que ce passage n'a pas trouvé son articulation théorique satisfaisante ; ou plutôt que se pose toujours la question du rapport de son articulation théorique à son effectuation pratique, singulière pour chacun.

Mais enfin, ce qui nous importe aujourd'hui est de constater que, une fois que ce signifiant est posé, le problème ne peut plus être ignoré et que la question reste – pour les lacaniens au moins – comme une plaie toujours béante. Elle fait donc travailler.

Il faut aussi constater que le succès de l'introduction du terme de passe ne se limite pas au champ théorique, il se remarque aussi dans la pratique, dans la conduite des analyses. La passe est un signifiant posé comme horizon d'une cure qui se veut pour l'analysant didactique. Il va de soi que l'analysant va vouloir y accéder, y parvenir. Cette passe prend alors la fonction d'une promesse, d'un Graal à la poursuite duquel l'analysant va se lancer, tentant de mesurer la distance qui le sépare de ce moment plus ou moins magique, mais attendu : il s'en sent loin, il croit y être presque, il croit y être... Mais, en fait, il n'en sait rien, car il en sait toujours assez pour savoir que, dans l'expérience analytique, il faut parfois un temps très long pour parcourir une distance infinitésimale.

Bref, l'existence de la passe, que la procédure en soit instituée ou non, a indéniablement pour effet d'augmenter les exigences des analysants et de prolonger leurs cures. Dans la cure aussi, la passe fait travailler. Elle fait travailler l'analysant et son analyste, par la direction que ce dernier entend donner à la cure.

Pourquoi alors parler d'échec de la passe ?

Il y a bien sûr les effets de division, pour ne pas dire de ravage, institutionnels. C'est bien ainsi que cela a commencé, en 1967, avec le Quatrième groupe. Et cela n'a pas cessé depuis, jusqu'à causer en partie, au moins, la scission dont en tant que Forums et École des Forums nous sommes issus. L'impossible entente sur un signifié substantiel, vérifiable et transmissible sans reste de la passe tend à déchaîner les effets institutionnels de pouvoir.

Il faut relever aussi la disparité saisissante entre d'un côté le temps passé dans nos institutions à parler de la passe, sa théorie, sa procédure, temps souvent très considérable, et de l'autre ses résultats effectifs. Par résultats, entendons aussi bien le nombre d'AE nommés que les progrès épistémiques. Il y a peu d'AE nommés, en valeur absolue. Mais, pire, le nombre relatif d'AE nommés par rapport au nombre de passants est faible, phénomène qui jusqu'à présent s'est vérifié quel que soit le jury en fonction. Quant aux résultats épistémiques, qu'il s'agisse des productions des jurys ou de celles des AE, il faut bien remarquer qu'elles n'ont pas bouleversé la psychanalyse.

Revenons donc à Lacan et à sa qualification d'échec complet pour la passe. Il est indispensable de situer cette phrase dans son contexte.

Ne nous attardons pas sur le contexte institutionnel, qui n'est pas négligeable pour autant : la date, avril 1978, époque où les « cliques », pour reprendre le mot de Colette Soler, étaient déjà bien constituées ; une EFP qui commençait d'être minée par une guerre de succession entre clans rivaux ; une place de Lacan devenue impossible, entre adulation religieuse et revendication d'indépendance – les deux par les mêmes quelquefois, bien sûr.

Plus important est le contexte textuel. La question pour Lacan est précise. Elle est connue de tous. La voici : « Qu'est-ce qui peut bien leur venir à l'idée – c'est là que je pose la question – de s'autoriser d'être analystes. »

Une remarque en passant : pourquoi est-ce fou ? Surtout quand on est jeune. Je n'ai jamais compris ce passage, car de mon point de vue l'expérience de la psychanalyse a toujours été quelque chose d'extraordinaire, et de passionnant. En plus, ce n'est pas un mauvais métier, il apporte même quelques privilèges non négligeables.

Mais laissons cela et lisons la suite : « Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qui s'appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le sujet supposé savoir. »

Remarquons d'emblée le « mais », qui atténue le constat d'échec. En effet, si la passe est un échec complet pour éclairer l'autorisation, Lacan ne met pas pour autant en doute l'authenticité et la force de l'engagement des psychanalystes dans la psychanalyse : « ... il faut être drôlement mordu... ». Cela se vérifie d'ailleurs à l'expérience : pas tous ceux qui font une analyse ne deviennent psychanalystes, mais ceux qui le deviennent, et de surcroît s'inscrivent dans une institution, le sont drôlement.

D'où la question : sur quoi porte le qualificatif d'échec de la passe ? Est-ce sur l'ensemble de la passe, concept et procédure, ou sur la question posée, celle de l'autorisation ?

Le fait que nous ayons gardé la passe à l'EPFCL montre déjà dans quel sens s'oriente notre réponse. Mais il faut la justifier, dire pourquoi, malgré l'échec de la finalité première que Lacan lui avait assignée, nous l'avons maintenue.

Il faut d'abord noter que Lacan a maintenu l'idée de l'expérience analytique comme un passage, un franchissement. Dans un moment presque contemporain, dans le séminaire *L'une bévüe...*, le 14 décembre 1976, il dit : « Expérimenter une psychanalyse marque un passage », et plus loin : « De fait, le fait d'avoir franchi une psychanalyse ne saurait être ramené à l'état antérieur. » Lacan maintient donc l'idée d'un passage, d'une solution de continuité entre un avant, avant l'analyse, et son après, lors même que sa formulation de la fin de l'analyse

a changé. En effet, en 1967, au moment de la Proposition d'octobre, la formule de la fin est celle de la traversée du fantasme, alors que dans *L'une bévüe...*, dans la leçon juste précédente, du 16 novembre 1976, il définit la fin de l'analyse à partir de l'identification au symptôme.

D'où une nouvelle question : en quoi la passe, contemporaine de la traversée du fantasme, reste-t-elle pertinente au temps des nœuds borroméens et de l'identification au symptôme ? C'est une question largement posée, bien sûr. Certains, dans d'autres associations que la nôtre, en tirent argument pour justifier leur rejet de la passe.

Cette question a émergé lors d'un travail de cartel d'École en cours, et plutôt à ses débuts. Nous nous sommes donc reportés à son texte. Une des clés pour la réponse est peut-être donnée dans cette même leçon du 14 décembre 1976. Lacan y pose l'imaginaire, le réel, le symbolique comme trois tores noués borroméennement et interroge : qu'allons-nous obtenir à retourner le symbolique en procédant par une coupure ? Il dit : « C'est en quoi l'usage de la coupure par rapport au symbolique risque de provoquer, à la fin d'une psychanalyse, une préférence donnée en tout à l'inconscient. »

Pourquoi une préférence donnée en tout à l'inconscient est-elle un risque ?

En premier lieu, il s'agit d'une méconnaissance de l'imaginaire, soit une impasse sur le narcissisme et l'amour, qui en sont dépréciés, voire négligés. Or, à méconnaître l'imaginaire, il est patent qu'il fait retour dans l'obscénité de groupe.

En second lieu, il s'agit d'une méconnaissance du réel. Celle-ci rend l'acte problématique, en enfermant le sujet dans la dérive infinie de la métonymie du manque, avec sa sanction, le pouvoir de désirer en vain.

Et à qui s'adresse Lacan en épingleant ce risque lié à la préférence donnée en tout à l'inconscient ? À Freud d'abord, à travers l'évocation de la fonction de savoir de l'une-bévüe. À Lacan lui-même, au Lacan de la traversée du fantasme. En effet, la formule du fantasme, en 1967, s'écrit à partir de

l'imaginaire et du symbolique. L'objet y est évidé, pour laisser la place à un manque.

Ainsi se précisent les risques liés à la préférence donnée en tout à l'inconscient. Elle produit des analystes suspicieux à l'égard de l'acte et qui se maintiennent dans le suspens du désir infini. Il faut en effet avoir connu les analystes de cette époque – ceux à qui Lacan s'adressait à Deauville et dont il reste quelques survivants – pour mesurer ce qu'était concrètement la préférence donnée en tout à l'inconscient. Ils se distinguaient par un style à la fois vaporeux et terroriste : vaporeux dès qu'il s'agissait pour eux de prendre une décision, terroriste dès qu'un autre prenait une décision.

Nous ne savons toujours pas si la passe n'est pas un échec, mais nous pouvons avancer que la formule de la traversée du fantasme est grosse de tous les malentendus et de toutes les dérives. De surcroît, cette formule ne répond pas à une question pratique concernant les relations, pour un sujet donné, entre d'un côté sa vie d'analysant et de l'autre sa pratique d'analyste.

Il est possible de résoudre cette difficulté qui suit après la solution de continuité de la passe en posant une dichotomie assez stricte : d'un côté l'effet de création du désir de l'analyste, qui fait du sujet un « saint » dans l'exercice de sa fonction ; de l'autre côté, celui de sa vie intime, où il n'opère plus comme analyste et cesse d'être un « saint » pour continuer d'être animé par son fantasme, aussi éclairé que soit ce dernier pour lui.

Mais il faut à cette dichotomie apporter les nuances qui s'imposent, ne serait-ce que par la remarque de Lacan sur « le style de vie » de l'analyste. Le problème est en effet que la formule de traversée du fantasme ne nous dit pas ce qu'est le désir de l'analyste et de quoi il se soutient – ce par quoi l'analyste est mordu, pour revenir au texte de Deauville.

L'idée du désir de l'analyste corrélée à la traversée du fantasme, comme effet de cette traversée, n'exclut pas une dimension d'idéalisme, « préférence donnée en tout à l'inconscient »,

puisqu'elle n'interdit pas de supposer un désir asymptotique, puisque au-delà de la traversée. D'où, entre autres, le casse-tête de l'énigmatique désir de savoir. D'où aussi la représentation possible du désir du psychanalyste au-delà de la traversée comme d'autant plus pur qu'il est plus désir de rien, avec la glose qui s'ensuit et qui permet d'opposer le rien désirer de l'anorexique et le désir de rien de l'analyste. Peut-on sérieusement dire que le désir de Lacan était un désir de rien ? C'est assez cocasse, quand on voit la somme de travail qu'il a fournie et l'entêtement qu'il y a mis.

Prosaïquement, si nous considérons l'enseignement de Lacan, son séminaire spécialement, comme un acte toujours renouvelé, nous ne pouvons pas ne pas nous poser, comme il l'a fait lui-même, la question de la dimension symptomatique de son implication dans la psychanalyse.

Autrement dit, la question de la dimension symptomatique du désir du psychanalyste reste posée. Même, nous pourrions avancer que la dimension symptomatique de la morsure par la psychanalyse, pour chacun en particulier, est la question à laquelle nous aboutissons au terme de notre parcours.

Ainsi, à la question de 1967 : comment le désir du psychanalyste vous est-il venu dans l'expérience de votre cure ? – question « mal posée » au sens où elle met l'accent sur l'inédit –, nous pouvons substituer celle-ci, que Lacan annonce à Deauville et qu'il interroge depuis quelques années à son séminaire : comment vous êtes-vous trouvé mordu par la psychanalyse, au point de pratiquer ?

Cette substitution a des conséquences pratiques importantes, car il s'avère vain de traquer dans les témoignages les énoncés du désir du psychanalyste : d'une part, elle dissocie clairement la passe et la fin et, d'autre part, elle n'impose pas un moment précis pour « faire la passe », moment qui serait nécessairement en relation avec le passage à la pratique, dont on sait qu'elle est toujours prématurée.